1

La chanson sereine du rossignolet joli

Le seuil à peine franchi, Norma piqua une crise. Elle couvait depuis qu'ils avaient pris le train de Paris pour ce village perdu du Berry. Norma était restée silencieuse pendant tout le trajet, le regard tragique et la moue boudeuse.

Maintenant, elle tournait en rond en tapant des pieds sur le carrelage ocre et laissait aller toute sa fureur.

– C'est MOCHE ! Je ne veux pas vivre ici ! Je veux rentrer à Paris et habiter avec Papa ! Je pars avec Maxi et Mini ! Adieu, bande de moules ! Et allez vous faire voir chez les Grecs !

Norma prit ses deux ours en peluche, le grand et le petit, et partit à grandes enjambées à

travers le jardin broussailleux. Fleur, sa mère, et Pablo, son frère aîné, agitèrent leurs mouchoirs du perron.

– Au revoir ! dit Fleur.

– Donne de tes nouvelles ! ajouta Pablo.

Norma quittait la maison avec fracas, trois fois par semaine depuis le divorce de ses parents. Fleur regarda Pablo.

– *Bande de moules ? Allez vous faire voir chez les Grecs ?* Je suppose que je dois te remercier pour cette nouvelle contribution au vocabulaire de ta petite sœur ?

Pablo rit. Depuis que Norma savait parler, elle jurait comme un charretier. Pablo prenait un malin plaisir à lui apprendre les pires injures et les gros mots les plus horribles. Fleur ne s'en formalisait pas vraiment. Mais elle était souvent embarrassée lorsque Norma sortait toutes ces horreurs devant ses grands-parents. Son ex-belle-mère ne ratait jamais une occasion de faire une réflexion sur l'éducation que Fleur donnait à ses enfants.

Fleur soupira et s'assit sur sa valise. Le déménagement avait été fait quinze jours auparavant. Elle avait dû laisser les enfants chez leur père et son amie pour s'occuper du rangement. Et voilà…

Ils étaient là, maintenant, dans ce petit village. Fleur était institutrice. Elle avait fait exprès de demander un poste en milieu rural. Elle ne voulait plus vivre à Paris. La capitale n'était pas assez grande pour elle et son ex-mari… et son amie. Elle avait fui. « S'enterrer à la campagne », comme lui avait dit sa mère, sur un ton de reproche.

Pablo avait plutôt bien pris le divorce. Mais c'était une nature calme et renfermée qui ne laissait pas souvent paraître ses sentiments. La blessure était pourtant là, profonde, au fond de son cœur. Et quand il pleurait parfois, c'était dans son lit, protégé par la nuit noire. Dans la journée, il prenait sur lui. Il savait, du haut de ses dix ans, que sa mère souffrait plus que lui de la situation.

Les choses étaient différentes pour Norma. Elle ne supportait pas la séparation. Elle en voulait à sa mère de ne pas avoir su retenir son père. Ce dernier avait eu beau lui répéter que ça ne chan-

geait rien, qu'elle serait toujours sa petite Norma chérie, elle détestait sa future belle-mère. Cette femme qui lui avait volé son papa. Et elle ne se privait pas pour le dire.

– On défait nos valises, maman ? demanda Pablo.

Il prit Fleur par la main et la tira pour qu'elle se lève. À ce moment précis, Fleur aurait voulu le serrer contre elle et le remercier d'être si gentil. Ses lèvres tremblèrent mais les mots ne passèrent pas. Elle n'arrivait plus à lui parler.

Quand le chagrin ne serait plus qu'un petit point sombre dans sa mémoire, peut-être le pourrait-elle…

Ni Fleur ni Pablo ne s'inquiétaient de ce que faisait Norma. Elle n'allait jamais bien loin, le bas des escaliers ou le coin de la rue.

Norma s'était arrêtée sous le tilleul. Elle s'était assise sur un vieux banc de pierre cassé au milieu. En cette fin d'été, la lumière était dorée et donnait à ce jardin en friche un air irréel. Les rosiers ployaient sous le poids des roses fanées dont personne ne les avait soulagés. La haie était

noyée sous les ronces. Et la pelouse n'était plus qu'un champ d'orties. Norma pensa à la Belle au bois dormant. Cent ans de sommeil… Les jardins de son château devaient ressembler à ça quand le Prince Charmant était enfin venu.

Une pie se posa près du prunier dont les fruits avaient depuis longtemps été mangés par tous les oiseaux du voisinage. Norma savait que les pies avaient la réputation d'être des voleuses. L'ours Maxi était trop gros pour un animal de cette taille mais le nounours Mini était vraiment… mini. Norma le prit dans ses bras par précaution.

Les feuilles de la haie frissonnèrent et la pie s'envola. Le vent était tombé à l'approche du crépuscule. Mais la haie frémissait. Quelqu'un marchait, sur la route, et frottait les branchages en passant. Norma aperçut la main, brièvement, là où la haie était maigre. Et cette main, pas plus grande que la sienne, était couverte de sang. Les ronces ne faisaient pas de cadeaux.

Norma empoigna Maxi. Le gros ours saurait-il la protéger ? Elle se recroquevilla lorsque le bruit de frottement cessa. Qui se trouvait de l'autre